

## Lecture des textes

### Société

Un véritable paradoxe enserme l'ensemble de l'Évangile. La fin contredit le commencement. A la vie en commun que suppose toute organisation sociale, au fait d'être côte à côte en voisinage, de se saluer, de se tourner les uns vers les autres pour s'entraider ou se rassurer, se transmettre les nouvelles, bonnes ou mauvaises, les dernières lignes du livre opposent un mouvement de fuite et de peur ; un groupe de femmes non seulement prend la fuite ; non seulement elles s'échappent mais elles se mettent hors de soi ; elles s'enfuient du lieu où, en chacun, s'enracine la parole et surgit le sujet : « Elles s'enfuient... elles étaient hors d'elles-mêmes ; et elles ne dirent rien à personne car elles avaient peur ».

Quel contraste avec les tout premiers mots du livre qui, de manière solennelle, annoncent une nouvelle susceptible de rassurer : « Commencement de la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ, fils de Dieu » !

Cette contradiction entre la première et la dernière ligne fait fonctionner les deux ensembles encadrant le récit (1,1-13 et 15,33-16,8).

#### **Jérusalem et le désert**

Le premier ensemble (1,1-13) a le désert pour cadre ; il commence par une citation d'Isaïe évoquant un cri dans le désert ; il s'achève par le retrait de Jésus : « Il était dans le désert pendant quarante jours ». Le dernier ensemble (15,33-16,8) se déroule à Jérusalem.

#### ***Le désert (1, 1-13)***

Le désert - espace symbolique opposé à la vie en société - est présenté par Marc comme la scène où se déploie d'abord la parole la plus noble qui soit, celle d'un prophète (« Voix de celui qui crie dans le désert »). Il permet ensuite la rencontre du peuple qui peut se réclamer d'Isaïe dont les accents résonnent dès les premières lignes du texte ; c'est là, auprès de Jean dont la parole est une proclamation (« il proclamait »), que viennent « tout le pays de Judée et tous les habitants de Jérusalem », non pour écouter seulement mais pour avouer et confesser leurs péchés comme si société et repentance avaient partie liée. On pourrait croire que les derniers mots échappent à la contradiction ; poussé au désert et n'ayant plus pour compagnie que les bêtes sauvages, Jésus n'est-il pas mis hors société ? En réalité, « les anges le servaient ». D'un simple point de vue phonétique, ces mots renvoient aux tout premiers : « ange » et « Évangile » se font écho. Dans les deux cas il s'agit d'une activité sociale. Si l'Évangile est une nouvelle, l'ange est l'instrument de communication grâce auquel les nouvelles se transmettent. Les quarante jours du désert, chez Marc, mettent en relief l'acte de communiquer sans lequel il n'est point de société.

### **Jérusalem (15,33-16,8)**

Le dernier ensemble fait contraste avec le premier. On le perçoit déjà dans le mouvement des personnages. Jérusalem était la ville d'où l'on venait pour rencontrer Jean au désert. La voici, au contraire, la ville où l'on arrive au moment où s'achève l'aventure de Jésus. Il y avait quelques femmes dont on nous dit les noms et, avec elles, « beaucoup d'autres qui étaient montées à Jérusalem ».

Le livre commence avec des mots qui, certes, s'accompagnent d'un cri mais sont heureux à entendre et faciles à comprendre puisque les paroles d'un prophète les éclairent. L'acte final commence bien lui aussi par un cri ; mais les mots prononcés ont les accents du désespoir : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! Pourquoi m'as-tu abandonné ? ». Pire ! Bien qu'on soit entre membres d'une même société, ce qui est dit n'est pas compris. Il faut traduire la phrase au lecteur mais surtout les spectateurs sont dans la confusion et, sottement, ils se réfèrent encore à un prophète, un grand nom du passé mais qu'ils prononcent à contresens : « Voilà qu'il appelle Elie ! ».

« Il faudrait donc choisir : la parole, la vue... Voir, c'est peut-être oublier de parler... » écrit Maurice Blanchot. Il est vrai qu'à part le centurion qui n'est pas du pays, à part quelques étrangers qui ne comprennent pas la langue et interprètent de travers les derniers mots du charpentier, à part aussi le jeune homme mystérieux qui, lui non plus, n'appartient pas à la ville, on ne parle pas. On nous rapporte la demande que Joseph d'Arimatee adresse à Pilate et l'enquête qui s'ensuit mais on ne les met pas en scène lorsqu'ils parlent ; on nous rapporte la conversation en omettant de nous la faire entendre. En revanche l'acte de voir est signalé dans chacun des fragments que l'analyse a dégagés, excepté le dernier.

Le texte s'achève sur le refus de parler. Ce réflexe est l'aboutissement d'une série d'actes de vision. Ceux-ci illustrent à la perfection les mots de Blanchot : « Voir c'est peut-être oublier de parler ». Ces femmes dont les lèvres restent fermées gardent les yeux bien ouverts. Au moment où Jésus expire, « Il y avait... des femmes qui regardaient à distance » ; lorsque le corps est descendu, mis au tombeau et dérobé à la vue, les mêmes femmes « regardaient où on l'avait mis » ; lorsque, deux jours plus tard, le sabbat fut achevé, à l'heure où l'on sort de la nuit « ayant levé les yeux, elles virent que la pierre avait été roulée sur le côté... ». Enfin « étant entrées dans le tombeau, elles virent un jeune homme ».

### **En chemin (Mc 8,27 – 9,8)**

Le désert est lieu de la parole et la ville met en scène l'enfermement dans le silence et la fuite de tout interlocuteur. Entre le désert où l'on se retire et Jérusalem où le peuple s'assemble, un chemin est à parcourir et le déplacement traverse des croisements. On retrouve l'opposition entre retrait et rassemblement, entre parole et silence. Le chemin figure cette rencontre. « Jésus s'en alla avec ses disciples vers les villages de Césarée de Philippe et en chemin il posait à ses disciples cette question... » . On est loin du désert : on approche d'un lieu repérable et nommé, habité. On n'est pas encore dans la ville, même si l'on s'en approche. Non seulement Jérusalem, la ville où l'on

s'assemble, est bien loin mais Jésus a le souci de maintenir des écarts avec la vie en société (« Jésus prend avec lui Pierre, Jacques et Jean et les emmène seuls à l'écart sur une haute montagne »). Voisinage et mise à distance se croisent ; le fonctionnement de parole, lui aussi, véhicule une semblable ambigüité. Autant, au désert, la parole est limpide comme l'eau du Jourdain, autant, sur le chemin, la parole est compliquée, lourde de malentendus. « Qui suis-je, au dire des gens ? », demande Jésus. Les réponses ne sont pas claires, mal ajustées au présent, pures références au passé : « Jean-Baptiste, Elie ou quelque autre prophète ! ». Si les propos de Pierre sont pertinents (« Tu es le Messie »), ils entraînent une sorte de dispute entre le disciple et le Maître. Jésus parle « ouvertement », sans rien cacher de ce qu'il devient, sans masquer le terme du chemin sur lequel ils avancent. Mais sa parole déclenche une opposition mutuelle entre l'un et l'autre. La traduction utilisée emploie deux mots différents pour exprimer le mécontentement de l'un et de l'autre (« Pierre se mit à le morigéner » / « Mais lui admonesta Pierre »). En réalité, le texte grec est le même dans les deux cas : « épitiman » qui signifie « reprocher ». L'expression est assez piquante dans la bouche d'un élève face à celui qui l'instruit. Le contexte met en valeur qu'on est devant un enseignement (« Il commença de leur enseigner » / « et voyant ses disciples »). Il appartient au maître de faire des reproches aux disciples ; l'usage ici est bouleversé. On est en pleine confusion.

Le silence des femmes, aux dernières lignes du livre, est inséparable de l'acte de voir. Il n'en va pas de même en ce lieu mixte qui n'est plus le début et qui n'est pas la fin. Jésus regarde ses disciples avant d'adresser ses reproches au premier d'entre eux et la scène de la Transfiguration qui en met plein la vue déclenche les paroles de Pierre. Il n'en reste pas moins vrai que la parole la plus marquante ne peut surgir qu'au moment où les yeux sont bouchés, aveuglés : « Une nuée survint qui les prit sous son ombre » et « une voix partit de la nuée ». La parole est séparée de la vue.

Une sorte de jeu de cache-cache entre la vision et la parole traverse l'ensemble du texte. Son fonctionnement semble évident lorsqu'on compare les extrémités des trois avenues du sens : début, milieu et fin.

- **Au départ**, Jésus se met à l'écart de la vue humaine (« Il était avec les bêtes sauvages ») pour se plonger dans la communication (« et les anges le servaient »).
- **Au terme** Jésus propose de faire face aux disciples et aux femmes (« Il vous précède en Galilée ; là vous le verrez ! »). La promesse de vision est prise dans la parole (« Allez dire à ses disciples et notamment à Pierre »).
- Par rapport à ces deux extrémités, une double abolition se produit **au cœur du récit**. D'une part Jésus n'est plus caché au désert : il est sous leurs yeux. D'autre part, la communication promise à la fin est absente : « Regardant autour d'eux, ils ne virent plus personne que Jésus seul ». Le vis-à-vis est impressionnant !

<b>Ensemble 1</b>	<b>Ensemble 2</b>	<b>Ensemble 3</b>
<p><b>Le cadre</b></p> <p><i>Commencement de la Bonne Nouvelle de Jésus- Christ Fils de Dieu</i></p>		<p><b>Le cadre</b></p> <p><i>Elles ne dirent rien à personne car elles avaient peur.</i></p>
<p><b>Le cri et le prophète</b></p> <p><i>...selon qu'il est écrit dans Isaïe le prophète : Voix de celui qui crie dans le désert</i></p>	<p><b>Le cri et le prophète</b></p> <p><i>... Jean-Baptiste, Elie ou quelque autre prophète</i></p>	<p><b>Le cri et le prophète</b></p> <p><i>A la neuvième heure Jésus clama dans un grand cri... Voilà qu'il appelle Elie.</i></p>
<p><b>Orientation</b></p> <p><i>Et s'en allaient vers lui tout le pays de Judée et tous les habitants de Jérusalem</i></p>	<p><b>Orientation</b></p> <p><i>- ...vers les villages</i></p>	<p><b>Orientation</b></p> <p><i>Beaucoup d'autres qui étaient montées à Jérusalem</i></p>
<p><b>Voir et parler</b></p> <p><i>Il proclamait... Les anges le servaient.</i></p>	<p><b>Voir et parler</b></p> <p><i>- Pierre se mit à le morigéner, mais lui se retournant et voyant ses disciples, admonesta Pierre.</i></p> <p><i>- Une nuée vint qui les prit sous son ombre et une voix partit de la nuée...</i></p>	<p><b>Voir et parler</b></p> <p><i>- Les femmes qui regardèrent à distance... - ...les femmes regardaient où on l'avait mis.. - ...ayant levé les yeux elles virent... - ... étant entrées dans le tombeau, elles virent... -...elles ne dirent rien à personne...</i></p>
<p><b>Face à Jésus</b></p> <p><i>L'Esprit le pousse au désert...et il était avec les bêtes sauvages.</i></p>	<p><b>Face à Jésus</b></p> <p><i>Ils ne virent plus que Jésus seul.</i></p>	<p><b>Face à Jésus</b></p> <p><i>« Il vous précède en Galilée ! »</i></p>

## Les fruits de la lecture

### Société : en passant par le désert

#### 11- Les Pères du désert

En notre temps, tout ce qui n'est pas flatterie tue la relation ; la parole amoureuse butte sur le mensonge ou la rivalité ; les institutions jugent et condamnent injustement. Tous les Français connaissent l'histoire du Misanthrope qui, en fin de compte, n'a plus d'autre choix que « de fuir dans un désert le reste des humains ». Un siècle après Molière, un anglais, non sans réalisme, reprenant la formule d'un poète latin (« Homo homini lupus »), donnait une armature philosophique aux intuitions du dramaturge français. Livré à sa nature, dit Hobbes, l'homme sombre dans la violence : la société est cruelle. On ne peut survivre qu'en se protégeant et en tuant.

L'histoire de l'Eglise, dès qu'elle sortit de la clandestinité, dès qu'elle fut protégée par l'Empereur romain, fut soumise à cette sorte de fatalité : intrigues, complots, condamnations. Un Père de l'Eglise bien connu, Athanase, en fit la triste expérience lors de la querelle avec les Ariens. Accusé injustement par un évêque, Eusèbe de Césarée, il fut exilé à Trèves. On pourrait multiplier les récits qui donnent de l'Eglise, à l'heure où elle cessait d'être mise au ban de la société, un visage peu réjouissant.

Non par misanthropie mais par désir de fidélité au message de l'Evangile, des hommes partaient au désert pour éviter de sombrer dans ces luttes fratricides ; on regrettait souvent l'époque où le martyre était l'ambition du grand nombre. L'ascèse, la faim, la soif étaient une façon nouvelle pour beaucoup de « mourir au monde » et d'échapper à la tentation de se compromettre avec un pouvoir qui, pour être chrétien, n'en était pas moins dangereux pour la foi.

Il s'avéra que cette initiative, loin d'être une fuite permit l'invention d'une vie nouvelle en société. La vie d'Antoine, l'ermite du 4ème siècle, serait à reprendre ici. A en croire les témoignages que nous en recevons, cette vie au désert ressemble à sa façon aux quarante jours dont nous parle St Marc : Jésus aux prises avec les bêtes sauvages et pourtant en compagnie de Dieu, en communication avec Dieu comme Jésus dont on nous dit que « les anges le servaient ».

En l'occurrence, ce qu'il convient de remarquer c'est que ce séjour d'Antoine au désert prépare une nouvelle vie en société. Loin de mettre à l'écart, le désert rapproche. On raconte qu'au bout de vingt ans, beaucoup des disciples qu'il avait eus vinrent briser sa solitude. L'ermite les laissa ouvrir la porte et il leur apparut non comme un homme proche de l'état sauvage mais au contraire comme un personnage particulièrement courtois et accueillant, apaisé et apaisant : « En lui, nous disent ses biographes, ni rire ni tristesse ; la multitude ne le troublait pas, tant de gens qui le saluaient ne lui donnaient pas de joie excessive : toujours égal à lui-même, gouverné par la raison, naturel » (Cf.

Louis Bouyer p.381). Arraché à sa solitude, Antoine est pris dans une vie sociale : « Il guérit plusieurs personnes souffrant dans leurs corps et en purifia d'autres des démons. Antoine avait reçu de Dieu la grâce de consoler les affligés, de réconcilier les gens en discorde ». Il fait mieux que de partager la vie des hommes, il crée un type de société nouvelle et le désert devient lieu de rassemblement ; le monachisme grâce à lui prend naissance et l'on sait l'importance qu'il eut dans la culture tout au cours de l'histoire de la chrétienté : « Il persuada beaucoup de gens d'embrasser la vie solitaire, et c'est ainsi que des monastères s'élevèrent dans les montagnes et que le désert se peupla de moines, d'hommes ayant donné leur nom à la cité des cieux ». (LB p. 382).

## **12- Voir et dire**

L'Évangile de Marc éclaire ces expériences chrétiennes et réciproquement l'expérience d'Antoine au désert illustre le mouvement du texte. Le début de celui-ci s'appuie sur sa fin ; le désert y est lieu de convivialité dans la mesure où ce que les femmes ont vu, le jour de la résurrection, a pu être dit. De même, une vie nouvelle instaurée par Antoine a pu voir le jour à partir du moment où l'ermite est sorti de son silence. La lecture que nous avons faite de l'ensemble de l'Évangile a mis en relief la relation que Marc a soulignée entre le fait de voir et celui de dire. Au Jourdain, voir et dire coïncident : Jésus voit les cieux s'ouvrir en même temps que les mots venus du Père sont énoncés. Au terme, les femmes voient et entendent mais « elles ne dirent rien » à ce moment. Pendant tous les temps qui précèdent la venue au tombeau, on nous précise qu'elles regardent et se taisent. Il ne peut y avoir de société que dans la mesure où chacun est capable de voir et de dire. Apparemment il y a loin du regard aux lèvres ! Effectivement, le passage central où le commencement du livre est abandonné depuis longtemps et où le terme est encore loin, mérite d'être médité. Parole et vue s'y croisent mais ce qui est vu est loin de rejoindre ce qui est dit. L'une et l'autre sont en conflit. Le « dire des gens » n'a rien à « voir » avec la réalité présente : on ne voit en Jésus qu'un personnage du passé. Pierre et ses amis voient un peu plus clair mais leur parole est à côté de la réalité. La dernière phrase a quelque chose de tragique. « Ils ne virent plus que Jésus seul » : voir sans dire, voir Jésus qui ouvre le chemin de la vie nouvelle et se taire revient à être loin de la communauté humaine que l'Évangile devrait rendre possible. En réalité, un combat est amorcé. Réussira-t-on à dire ce que la manifestation de Jésus – en l'occurrence la Transfiguration – donne à voir ?

## **13- La parole qui touche juste**

Au point où nous en sommes, il est bon de s'interroger sur la société dans laquelle nous vivons. Ne semble-t-elle pas donner raison à Hobbes ? Le système de concurrence dans lequel le monde est pris est impitoyable et les écarts entre les plus riches et les plus pauvres – peuples ou personnes – ne cessent de s'accroître. A l'intérieur de nos pays européens, les étrangers sont poursuivis comme des malfaiteurs ; on se méfie d'eux comme l'agneau se méfie du loup. Là où s'exercent des responsabilités, les hommes politiques préfèrent s'insulter plutôt que se concerter ; dans les entreprises les cadres se sentent menacés : que de suicides qu'il faut imputer aux lourdes menaces que font peser sur chacun les impératifs économiques d'aujourd'hui !

L'Église, en Europe du moins, n'est plus compromise avec le pouvoir séculier comme au temps de Constantin. Elle hérite pourtant du message de St Marc. Parle-t-elle assez fort ? Et surtout sa parole

rejoint-elle ce qui frappe le regard ? Ne parle-t-elle pas « à côté » comme Pierre sur le chemin qui menait vers les villages de Césarée de Philippe ? Parle-t-elle avec le souci de rassembler ? On lui reproche de condamner, d'exclure plutôt que de rejoindre et d'encourager ceux qui n'en peuvent plus. Nombreux sont ceux et celles qui prennent leurs distances par rapport à elle parce que les circonstances ont déchiré leurs amours et qu'ils tentent de refaire leur vie.

Hobbes, disions-nous, affirme qu'à s'en tenir à l'idée de nature, l'homme est voué à la perte ; l'histoire semble lui donner raison. Le passage par le désert où Jésus vient rejoindre Jean avant de s'isoler pour un combat spirituel pendant quarante jours, l'expérience d'Antoine et de sa vie érémitique laisseraient entendre qu'il existe un chemin qui, sans nous écarter de notre condition humaine, débouche sur un espace nouveau, « autrement qu'être », où l'homme cesse d'être enfermé dans sa nature.